

Ör
Auður Ava Ólafsdóttir



ÉDITIONS ZULMA

« On s'identifie très vite aux personnages d'Auður Ava Ólafsdóttir, on les prend en sympathie et même plus en empathie. On part avec eux. » Laure Adler, *L'Heure bleue* – France Inter

« Insolites et à première vue intimistes, ses histoires sont comme ces bulles de cristal, dont chacune, aussi petite soit-elle, contient un univers entier. Un art humaniste au meilleur sens du mot. » Elena Balzamo, *Le Monde des livres*

« Lire un livre d'Ólafsdóttir, c'est comme d'être assis sur un parapet de verre, cette fragilité et la conscience de cette fragilité sont toute la beauté de la vie, notre privilège et notre malédiction. » Véronique Ovaldé, *Le Monde des livres*

« Décidément, l'auteure de *Rosa Candida* ne laisse pas de nous épater ! » Delphine Peras, *L'Express*

« Il y a dans les romans de l'écrivaine islandaise, une poésie de l'absurde, un fatalisme joyeux, une empathie qui réchauffe. Un bijou d'humanité. » Isabelle Bourgeois, *Avantages*



46 : Callan Wink / Montana mon amour
47 : Franck Pavloff / Telle peur, tel fil
50 : Blaise Cendrars / «Comment ça s'écrit»

LIVRES



Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX
Photo
ROBERTO FRANKENBERG

L'Islandaise Auður Ava Olafsdóttir avait 40 ans quand elle a publié, en 1998, son premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe* (traduit chez Zulma en 2016). Elle a commencé à écrire tout en enseignant à l'université de Reykjavik où elle est née, en 1958. Elle a deux filles. Sa mère, dit-elle, avait oublié de la prévenir que c'était beaucoup de travail d'élever des enfants.

En France, elle a été découverte avec *Rosa candida*, l'histoire d'un jeune homme qui s'en allait dans un monastère lointain repiquer les boutures d'une rose à huit pétales. Il était le père d'une petite fille conçue dans une serre lors d'une unique nuit d'amour, et le frère jumeau d'un autiste. Dans tous les romans d'Auður Ava Olafsdóttir, un personnage présente un handicap. Le petit garçon de *l'Embellie* n'entend rien et voit mal, ce qui décuple la justesse de ses perceptions. La naine de *l'Exception* est à la fois conseillère conjugale, psychanalyste, écrivain et porte-plume. L'héroïne adolescente du *Rouge vif de la rhubarbe*, qui ne peut se déplacer qu'à l'aide de béquilles, a un projet d'escalade.

La poésie, la fantaisie d'Olafsdóttir, ce charme qui conquiert immédiatement le lecteur, se retrouvent dans son nouveau roman, *Ör*. L'effet de décalage opère une fois de plus dans les dialogues. La mère du narrateur, Guðrun, est une savante dont la démence sénile altère drôlement la conversation. Le voisin, à qui notre homme espère pouvoir emprunter un fusil de chasse, égrène des statistiques sur les infortunes de la condition féminine de par le monde, tout en parlant pneus et moteurs. Ce voisin est aussi celui qui fait la cuisine à la maison – dans chaque roman, hommes et femmes s'échangent des recettes roboratives.

Pourquoi Jonas, le narrateur de *Ör*, 49 ans, a-t-il besoin d'un fusil ? Pour se tuer. On ne saisit pas tout de suite la raison de son désespoir. Voici : Guðrun Nymphéa, sa fille, 26 ans, spécialiste de bio-

«Auteurs, on est des voleurs» Entretien avec Auður Ava Olafsdóttir



Entretien avec Auður Ava Ólafsdóttir

Suite de la page 43 logie marine, n'est pas de lui. C'est l'ultime vacherie que lui a balancée sa femme, la troisième Guðrun, après l'avoir quitté. Mais Jonas ne veut embarquer personne de son cadavre. Aussi décide-t-il de partir pour un pays étranger, un pays qui se relève à peine d'une guerre meurtrière. Muni de sa boîte à outils et d'une perceuse, Jonas s'installe dans une ville qui ne sera jamais nommée. Libre à chacun d'y reconnaître la Syrie, ou la Yougoslavie. Peu importe. Les habitants nous ressemblent. Jonas s'installe dans un hôtel qui tient encore debout, mais a besoin de réparations. La métaphore est limpide. Indéniable est l'espoir du lecteur que Jonas soit lui-même réparé. Mais *Ör*, même avec une part burlesque, est un roman grave où la mort rôde encore.

Etes-vous déjà allée dans un pays dévasté par la guerre ?

Non. Mais en tant qu'être humain j'ai quand même souffert, et en tant qu'écrivain je souffre un peu avec tout le monde. On dit que l'âme de l'écrivain est toujours souffrante même si c'est quelqu'un d'heureux ou d'heureuse dans sa vie personnelle. Dans ce roman précisément je voulais écrire sur la souffrance, sur la douleur. J'ai regardé beaucoup de documentaires.

Vos personnages ont généralement foi dans la nature humaine...

C'était vrai dans *Rosa candida*. Là c'est autre chose. Page 74 : «Tu savais que l'homme est le seul animal à pleurer ? - Non, je l'ignorais. Je croyais que c'était le seul animal à rire.» Dans *Rosa candida*, je parlais de la sensibilité masculine, de la paternité. Dans *Ör*, je vais plus loin avec l'idée de la virilité. D'être capable de tuer.

La part des femmes est très importante dans ce roman. *Ör* veut dire «cicatrice» en islandais, on a gardé le titre. C'est un roman physique, corporel, qui parle de la chair, de la peau, de la sexualité, de la fragilité de l'homme. Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. Le nombrilisme est une notion occidentale. Il existe 6 000 livres de *self help* paraît-il ? On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres.

Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quel que chose de positif.
Le pays dé-



truit est-il une projection des tourments du héros ?

C'est un roman sur la guérison, la réparation, la reconstitution, et c'est principalement le rôle des femmes de reconstruire les sociétés détruites. Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro. Tous les hommes ont tué, on ne sait pas qui était le sniper. On pense, dans le livre, qu'il chantait dans le chœur, mais on ne sait pas si c'était le baryton ou le ténor. On ne demande pas aux femmes si elles ont été violées, ni par combien, ou qui est le père de leur enfant. J'avais envie de mettre un peu de lueurs, un peu d'espoir, dans ce monde noir.

On imagine mal un roman de vous sans espoir ni humour...

Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les paradoxes qui nous rendent humains. Dès mon premier roman, on voyait cette tendance de se saisir des petites choses de rien, du quotidien, et de leur conférer un sens universel. Il y a toujours quelque part dans mes pensées la citation de Nietzsche que j'ai mise en exergue à *l'Exception*. «Nous voulons être les poètes de notre vie et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes.» Dans le *Rouge vif de la rhubarbe*, j'avais envie d'opposer la volonté rationnelle de comprendre le monde et une autre vision plus sensuelle, plus centrée sur les petites choses de rien.

Je ne prétends pas écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en deux tomes. Mon personnage aurait pu choisir entre une soixantaine de pays en guerre, malheureusement.

A-t-il choisi l'ex-Yougoslavie ?

Non, on ne sait pas. Ce n'est pas nommé. Une amie m'a dit, après avoir lu le manuscrit : «Mais *Eizeuv* - c'est comme ça qu'on prononce mon nom - il n'y a pas de champignons en Syrie.» Je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait pas de la Syrie.

Il y a plusieurs points de départ. J'avais fixé la date symbolique du 1^{er} septembre 2015 pour me mettre à *Ör*. A l'époque en Islande, il était beaucoup question des réfugiés syriens. La moitié des Islandais ont proposé d'accueillir un réfugié ou une famille. C'est typiquement

islandais, les Islandais veulent sauver le monde entier, a dit le ministre de l'Intérieur. Pas en se moquant, non. Nous sommes comme ça, un peu

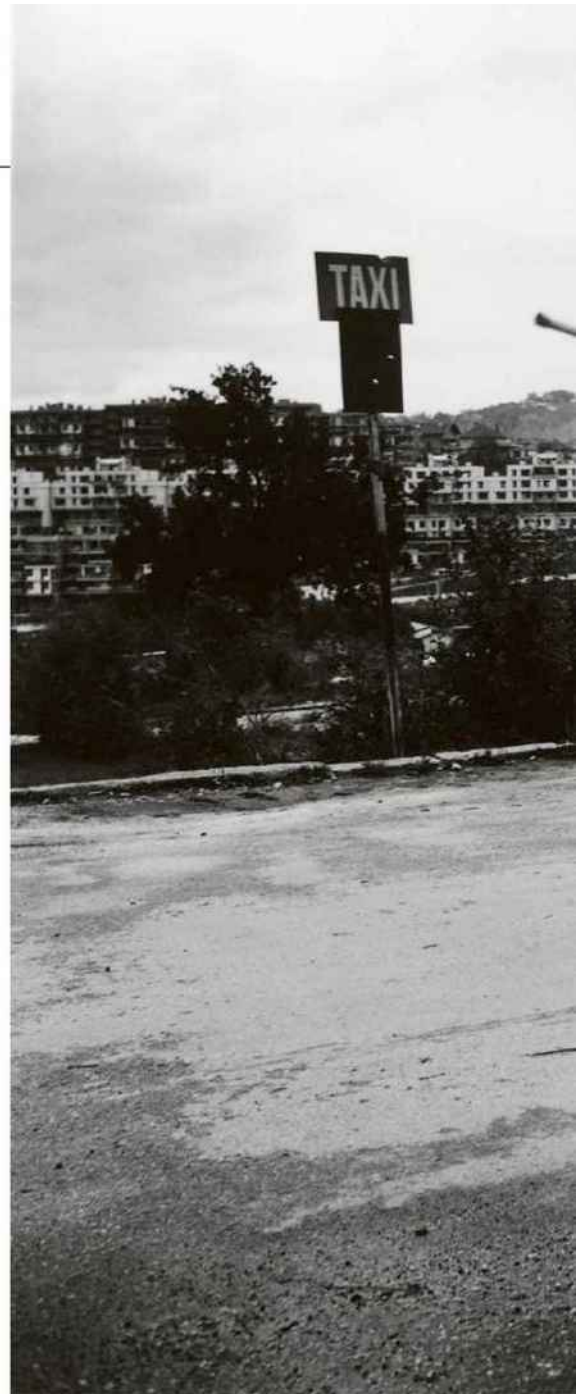
naïfs, c'est ce qu'il voulait dire. Alors je me suis demandé quel type d'Islandais j'enverrais dans le monde pour le sauver. J'ai pensé tout de suite à un bricoleur, l'archétype de la masculinité islandaise. Il s'appelle Jonas, un nom de la Bible, qui signifie la colombe. Son autre prénom, Ebenezer, veut dire serviable, celui qui donne un coup de main. Peu importe si les Islandais sont avocats, médecins, ils sont tous plus ou moins bricoleurs, ils savent tout réparer, portent les meubles, les posent là où leur femme leur dit de les poser. Mon héros a toujours fait ça pour les trois femmes de sa vie, les trois Guðrun.

Evidemment, arrivé sur place, il ne dirait pas qu'il arrive en messie bricoleur, mais enfin il commence à aider les femmes à reconstruire la société. Mon idée était que celui qui sait ce qui se passe est responsable. Une personne ne peut pas sauver le monde à elle seule, mais nous pouvons tous faire quelque chose. Le roman parle aussi de la corruption, de la reconstruction. Quand le héros arrive, on lui demande de quel pays il vient. L'Islande n'est jamais nommée dans le roman. On lui demande si son pays a participé aux bombardements aériens. Il dit : on n'a pas d'armée. C'était quand la dernière guerre chez lui ? Il répond : en 1238. Ce qui est vrai.

Pourquoi y a-t-il toujours des scientifiques dans vos livres ?

J'aime bien jouer avec les chiffres. J'ai toujours été la meilleure en mathématiques jusqu'au bac, ça ne m'intéressait pas, mais c'était facile pour moi. Mon père était ingénieur. Quand j'étais toute petite, avant de dormir, il me racontait des histoires de nombres. La mère du héros de *Ör* est une ancienne professeur de mathématiques, spécialiste des chiffres des conflits. Normalement, ce sont les hommes qui s'intéressent à ça. J'ai renversé les rôles. La fille du héros est comme ma fille aînée, concernée par l'environnement, le réchauffement, des choses comme ça. elle est spécialiste de l'océan qui se remplit de plastique et ce plastique a un effet sur la fertilité des hommes.

La veille du 1^{er} septembre 2015, je suis tombée et me suis cassé l'épaule droite. Je suis droitrière. J'ai tapé le premier jet avec trois doigts de la main gauche sur mon ordinateur, j'ai beaucoup souffert, pendant dix mois, pour écrire ce livre sur la douleur, j'ai vraiment eu du mal. Puis j'ai imprimé le texte pour le lire. L'étape la plus importante dans le métier d'écrivain, c'est se transformer en lecteur. Mais en lecteur qui déteste l'écrivain, l'autre moitié de soi-même. A ma surprise, ce n'était pas le livre que je pensais



écrire, ce n'était pas comme dans le cas de *Rosa candida* où, un mois avant de commencer, le roman était là, il n'y avait plus qu'à l'écrire. C'était comme Michel-Ange, il avait un bloc de marbre devant lui, il fallait juste libérer la forme emprisonnée dedans. C'est un peu pareil d'habitude avec mes romans. Mais là, c'était différent. J'ai compris que quand on a trop à dire sur un sujet, il faut couper.

J'ai coupé, coupé, coupé, car ce qui compte, c'est ce qu'il y a entre les mots, entre les lignes, là où le lecteur met le sens, son imagination, son expérience, sa vision du monde. J'ai prévenu mes traducteurs que *Ör* serait le roman le plus difficile, car il fallait traduire les silences, garder la conscience du personnage jusque dans le non-dit. Un roman se construit par oppositions. Quand on écrit sur la vie, sur cette aventure



«Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro.»

PHOTO JEAN-CHRISTIAN BOURCART/RAPHO

ressemblent-elles à ce que vous écrivez ?

Je ne me suis jamais posé la question. Beaucoup d'images me sont passées par la tête en écrivant *Ör*. Pas seulement de l'art, mais des images de l'actualité, des atrocités...

...des paysages ?

Non, pas de paysage. La nature en Islande est différente de la nature dans tous les autres pays de la planète. C'est sauvage, dangereux, c'est le pays le plus volcanique du monde. On attend actuellement des éruptions sous-glacières, avec des inondations énormes, on va vous envoyer encore des cendres, on va déranger à nouveau l'espace aérien européen. Le temps en Islande, le vent qui souffle, le temps qui est tellement chaotique forge notre caractère. Elle est ancrée en nous, la nature. On est habitués à des choses imprévisibles, on reste stoïques devant les éruptions et les crises économiques, mais on peut s'affoler pour les petites choses de rien quotidiennes.

Ce n'est pas ça, les images, ce ne sont pas non plus les natures mortes, ce serait plutôt, pour ce roman, un artiste comme Bacon. Mais je ne sais pas si les artistes que j'aime entrent tellement dans mes romans. C'est plutôt une image d'actualité qui constitue le point de départ. Puis elle disparaît sous les couches du texte, et seul l'auteur sait qu'elle est là. Cela dit, j'écris en images dans le sens où je ne décris pas les sentiments, tout passe de façon assez objective par l'environnement. Une tempête de neige peut être le substitut de sentiments.

Dans *l'Exception*, un personnage écrivain dit : «Il y a un certain danger à fréquenter un auteur. Parce qu'il est toujours au travail.» C'est votre avis ?

C'est un risque d'être marié avec un auteur. On est des voleurs. Le symbole de l'écrivain dans *l'Exception* est le corbeau, c'est lui, chez nous, qui vole ce qui brille – chez vous, c'est la pie. Le corbeau accumule ce qui brille, mais aussi ce qui n'a pas de valeur, du bric-à-brac. Je pense que ça vaut pour moi, j'ai toujours des idées, je peux écrire n'importe où, n'importe quand, ici, tout de suite. Je suis toujours en train d'écrire au sens où je change le vêtu en quelque chose d'autre. L'écrivain est celui qui organise le chaos, voyez. La réalité, c'est autant de perspectives interminables que d'individus, il n'existe pas de réalité officielle. Comme on dit dans *Ör*, c'est le vainqueur qui écrit l'histoire – ce qu'on appelle l'histoire. Quand les Russes et les Alliés ont pris Berlin, 200 000 femmes allemandes ont été violées (1), ça ne fait pas partie de l'histoire car ce ne sont pas les perdants qui l'écrivent.

«Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres. Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quelque chose de positif.»

L'écrivain est toujours en train de donner un sens aux choses qui n'en ont pas forcément. J'ai commencé à écrire tard, comme beaucoup de femmes écrivains – pas de retraite pour nous, je pense que les meilleures années sont à venir, comme un enfant qui se rejouit du futur –, mais je me rends compte que, par exemple, avant de devenir écrivain, j'arrêtais la voiture pour laisser passer des gens. Pendant ces quelques secondes, je savais ce qu'était leur vie, leur histoire. Je ne le racontais à personne, je pensais que tout le monde faisait ça. J'ai retrouvé récemment des journaux intimes – comme le héros de *Ör* – qui datent d'une trentaine d'années, et j'ai vu que déjà je regardais ce qui se passait en biais.

Vous étiez déjà écrivain...

Je pense, mais il n'y avait personne pour le savoir, et pour m'encourager.

Vous lisez ?

J'ai commencé à lire pendant mes études à Paris. C'était tout un monde qui s'est ouvert à moi, à la fin des années 80. A mon grand plaisir, je pouvais lire dans leur langue des auteurs étrangers. J'ai lu tous les livres des auteurs qui me plaisaient. Au lycée, j'avais lu quelques auteurs anglais. J'ai appris l'italien – j'ai lu Pavese, Elsa Morante – et le français. J'ai découvert Marguerite Duras, alors j'ai lu tous ses livres, j'ai découvert Hervé Guibert, j'ai trouvé qu'il ne ressemblait à aucun autre écrivain. Peu importe le sujet, c'est l'écriture qui compte. Je lis les premières phrases, les dernières, un peu au milieu, j'achète le livre si l'écriture est originale, pas prétentieuse, mais originale. ♦

(1) Le chiffre officiel est de 100 000.

d'être vivant, il faut passer par la mort. Je voulais écrire sur les femmes, alors j'ai fait du protagoniste un homme.

Vous avez commencé tard à publier...

J'ai été lente à mûrir. J'étais professeur à l'université, j'enseignais l'histoire de l'art dans le département que j'ai créé, j'avais beaucoup d'étudiants et j'aimais mon travail. Et puis tout d'un coup, j'ai eu envie

d'écrire ce petit premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe*. Je n'avais pas spécialement l'intention de le publier, mais après l'avoir lu comme s'il était écrit par quelqu'un d'autre, à ma surprise j'ai trouvé que j'avais une voix différente des autres écrivains islandais. Pas une voix plus originale, mais juste différente. Alors j'ai décidé de le proposer à un éditeur, qui l'a publié. En ce sens, c'est le roman le

plus important. Après, j'ai écrit tous mes livres, sauf le dernier, en travaillant à plein-temps. C'est pour cela que j'ai fixé une date : j'allais être un écrivain professionnel. Mais je me fous un peu de comment on s'appelle, je tiens à ma liberté, je ne me considère pas forcément comme un écrivain, on peut très bien m'appeler un bricoleur de mots.

Les œuvres d'art que vous aimez



Chroniques



LES MAINS DANS LES POCHEES VÉRONIQUE OVALDÉ

L'ŒUVRE DE MAGDA SZABO est marquée par la sauvagerie. *Le Faon* en est la magistrale expression. Ce roman dit l'inconsolable peine du déclassement (Eszter est la fille d'aristocrates intellectuels déçus qui rêve de « cuisine parfumée au saindoux »), il dit la compromission (enfant, elle supporte les caresses de sa tante « comme une petite putain »), il dit l'amour fou et vandale, il dit surtout la redoutable immortalité de la jalousie. Parce que Eszter est, depuis toujours, consumée par la jalousie. Même maintenant qu'elle est une comédienne adulée, elle nourrit pour Angela une haine sans pareille. Elles se connaissent depuis l'enfance. Angela n'est que fragilité, beauté et innocence.



Ce qui est une protection exemplaire contre le désarroi et la peur. Tout le monde aime Angela, « on écartait jusqu'aux cailloux sur son chemin ». Elle s'occupe des orphelins en ces temps d'avènement d'un monde de brigands – le communisme hongrois des années 1950. Et surtout

elle est l'épouse de l'amant d'Eszter. *Le Faon* est un grand récit d'expiation, une confession pleine de rage et de détresse, admirable d'exigence et de lucidité : « J'ai ri du monstre que j'étais. » Ce sont les allers-retours d'une pensée de la destruction : le frottement passé-présent crée des étincelles et tout pourrait bien cramer. En lisant *Le Faon*, je pense à Magda Szabo elle-même, qui décida de ne jamais avoir d'enfant pour ne pas risquer de donner prise à l'oppresseur. Je suis impressionnée par sa radicalité. C'était peut-être le genre de femme, comme Eszter, à aimer mieux le cadavre de l'autre plutôt que son absence.

IL Y A UN TYPE UN PEU COMME ÇA dans *Or*, d'Audur Ava Olafsdottir. C'est Svanur, le voisin de Jonas, qui fait partie de ces hommes qui préféreraient penser à leur épouse plutôt que l'avoir auprès d'eux. Jonas, lui, est malheureux, sa femme l'a quitté et il vient de découvrir que sa fille chérie n'est pas sa fille. Il pense sérieusement en finir – « sur quoi est-ce qu'on tire au mois de mai sinon sur soi-même ». Mais *ör* en islandais signifie « cicatrice » – c'est un nom neutre qui dit simplement que nous avons « affronté la bête sauvage et survécu ». Et le cœur, n'est-ce pas, est



« si près de la surface ». Alors Jonas, plutôt que de se tirer tout de suite une balle dans la tête, va partir pour un pays dévasté par la guerre, armé de sa perceuse et d'un rouleau de ruban adhésif pour essayer de rafistoler un monde en miettes. Il faut savoir le plaisir qu'il y a à retrouver un livre

d'Audur Ava Olafsdottir. Ses livres sont des rivages. Habités de gens qui s'évertuent à faire de leur mieux « en tant qu'être humain ».

Quand il était enfant, Jonas voulait « consoler le monde », maintenant il le répare. Avant de partir pour ce pays de guerre et de poussière, il passe saluer son voisin qui essaie toujours de combiner dans la conversation ses deux passions : la condition des femmes dans le monde et les véhicules à moteur. Et il va voir sa mère à la maison de retraite qui semble sur une fréquence temporelle alternative. Jonas est un homme qui sait exprimer sa gratitude, qui remercie sa mère de l'avoir mis au monde et les filles d'avoir couché avec lui. Lire un livre d'Olafsdottir, c'est comme d'être assis sur un parapet de verre, cette



fragilité et la conscience de cette fragilité sont toute la beauté de la vie, notre privilège et notre malédiction. Mais, nous, répète-t-elle sans cesse avec sa délicatesse et sa fantaisie, on peut penser chaque jour à la mort et y trouver une forme de réconfort. ■

► **Le Faon**

(Az oz),
de Magda Szabo,
traduit du hongrois
par Chantal Philippe,

Le Livre de poche, 288 p., 7,90 €.

► **Or,**

d'Audur Ava Olafsdottir,
traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson,
Zulma poche, 208 p., 9,95 €.

PHOTOS PHILIPPE MATSAS, LAURENT SEKZIK, BRUNO LEVY



Critiques | Littérature

SANS OUBLIER

Revenir à la vie

Il n'est pas toujours facile de se supprimer, même lorsqu'on est fermement décidé, comme le héros du nouveau roman d'Audur Ava Olafsdottir (née en 1958). Ce bricoleur introverti voudrait disparaître de la façon la plus discrète, sans déranger personne ni se donner en spectacle. Ainsi son projet l'amène-t-il au bout du monde, dans un pays dévasté par une guerre civile. Là, pas la peine de chercher à mourir : la mort vous guette à chaque pas. Pourtant, un lent processus de retour à la vie va commencer pour le candidat au suicide et son entourage. Un chemin sinueux, semé d'embûches, à l'instar de la ville où il échoue, qui n'est que ruines et champ de mines. Les personnages de la romancière islandaise sont des gens simples. Vulnérables, ils n'ont guère d'autres armes que leurs ressources intérieures. Ce sont leurs échecs et leurs victoires – le plus souvent sur eux-mêmes – qui en font de remarquables personnalités. La fragilité de l'existence est dépeinte ici avec un sourire mélancolique qui n'exclut pas respect et admiration. L'auteure de *Rosa Candida* ou du *Rouge vif de la rhubarbe*

(*Zulma*, 2010 et 2016) a le talent de surprendre sans cesse le lecteur : insolites et à première vue intimistes, ses histoires sont comme ces bulles de cristal, dont chacune,



aussi petite soit-elle, contient un univers entier. Un art humaniste au meilleur sens du mot. ■

ELENA BALZAMO

► *Ör*, d'Audur Ava

Olafsdottir,

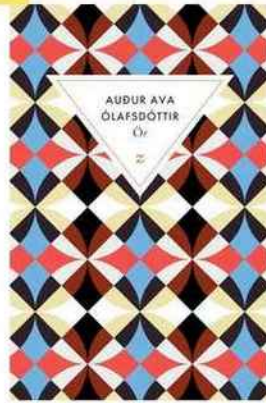
traduit de l'islandais

par Catherine Eyjolfsson,

Zulma, 240 p., 19,00 €.



LIVRE

ALORS,
ALORS...

ÖR, DE L'ISLANDAISE AUÐUR
AVA ÓLAFSDÓTTIR, BRICOLE
UN AUTRE MONDE, BEAU
ET À PART. Par Marguerite BAUX

Quelle est la différence entre la délicatesse et la mièvrerie? Entre la candeur et la naïveté? Le sensible et la fadaise? Une ligne très fine, comme les cicatrices, trois sur le buste et trois sur les jambes, que porte Jónas Ebeneser, le nouveau personnage d'Auður Ava Ólafsdóttir. Islandaise, comme son nom l'indique, elle retrouve ici la grâce du livre qui l'avait fait connaître en France, *Rosa candida*, dont on recherchait depuis la fine oscillation au bord du sentimental, ce suspense de lecture aussi puissant qu'un héros accroché à la falaise — s'il tombe, l'histoire s'arrête. Ebeneser ne tombe pas, il bricole. Il est fils, père, ancien mari, mais seul: sa femme est partie, sa fille est loin, et sa mère a la cervelle mangée par la vieillesse. Trois femmes dans son cœur, aucune dans ses bras. Se suicider? Ça ne serait pas gentil pour le voisin. Il décide plutôt de prendre sa boîte à outils et de partir dans un pays tout proche et tout juste sorti de la guerre. Tournevis, perceuse, vieux bonhomme solitaire: l'inutile ici devient indispensable ailleurs. A sa manière modeste et têtue, Ólafsdóttir formule des évidences, mais elle aussi possède l'élégance du bricolage: peu de moyens pour faire face à la violence du monde, mais beaucoup d'ingéniosité, d'attention, et à la fin, un objet qui marche.

ÖR d'Auður Ava Ólafsdóttir (Zulma, 240 pages).



L'ÉPOQUE

Nos prix littéraires

En cette saison de lauriers livresques, décernons les nôtres ! Palmarès très personnel des romans de cette rentrée, souvent ignorés des sélections officielles.



PRIX DE L'INTELLIGENCE
Réveiller les lions,
d'Ayelet Gundar-Goshen.

Ethan Green, 41 ans, neurochirurgien « aux doigts de pianiste », vit mal sa mutation dans une ville de province sinistre en Israël. Une nuit, au volant de son 4 x 4, il renverse et tue accidentellement un migrant érythréen. La femme de ce dernier a tout vu, menace de dénoncer le médecin s'il ne soigne pas d'autres migrants, clandestinement. Contraint de mener une double vie, et de mentir à son épouse, flic, Ethan est pris dans un engrenage intenable. Après *Une nuit, Markovitch*, sublime, la romancière israélienne transforme l'essai haut la main (la plume) avec ce deuxième roman aux accents de thriller. Un livre d'une acuité et d'une éloquence bluffantes.



Réveiller les lions,
d'Ayelet Gundar-Goshen, trad. de
l'hébreu par Laurence
Sendrowicz. Presses
de la Cité, 414 p., 22,50 €.



PRIX DE L'ÉMOTION
L'Enfant-mouche,
par Philippe Pollet-Villard.

Difficile de rester insensible à l'histoire de Marie, orpheline de 12 ans, qui se retrouve livrée à elle-même, pendant l'Occupation, dans l'Est de la France. Réfugiée dans une bourgade non loin de Reims, avec une soi-disant « tante », vieille femme malade de la syphilis, la gamine affronte seule leur « misère noire », mue par un extraordinaire instinct de survie. Quitte à se faire embaucher à la plonge dans une caserne de soldats allemands, qui la baptisent « die kleine Fliege », la petite mouche. « Rien n'est gratuit », a-t-elle bien compris... On n'est pas près d'oublier un tel roman d'apprentissage, dur, drôle parfois (une gageure), fin, fort, captivant.



L'Enfant-mouche,
par Philippe
Pollet-Villard.
Flammarion,
432 p., 21 €.



PRIX DE LA RÉPARATION
Ör, par Audur
Ava Ólafsdóttir.

Révélee par *Rosa Candida*, premier roman paru à l'étranger, devenu un best-seller, la star des lettres islandaises donne toute la mesure de son talent dans cette cinquième fiction bouleversante. Elle y raconte avec une infinie délicatesse, de l'humour aussi, les attermoissements d'un homme décidé d'en finir avec la vie mais rattrapé par celle-ci, à son corps défendant. Ou comment Jónas, 49 ans, solitaire, en rupture de ban conjugal, sentimental, décide de s'envoler à destination d'un pays « dangereux » dans l'espoir d'y laisser sa peau. Trop de cicatrices (« ör » en islandais)... C'est sans compter sa boîte à outils et son aptitude à tout réparer.



Ör, par Audur
Ava Ólafsdóttir,
trad. de l'islandais
par Catherine
Eyjólfsson. Zulma,
240 p., 19 €.



PRIX DE L'EXOTISME
Sucre noir,
par Miguel Bonnefoy.

Dans un village des Caraïbes, à la fin du xx^e siècle, la légende d'un trésor caché attire les aventuriers de tout poil. Dont l'ambitieux Severo Bracamonte, prompt à s'éprendre de Serena Otero, héritière d'une plantation de canne à sucre qui produira le meilleur rhum de la région. Mais cette belle jeune femme, au « cœur écaillé d'ennui », rêve d'autres horizons... L'auteur franco-vénézuélien du *Voyage d'Octavio*, très remarqué, signe un deuxième roman aussi fort en saveurs et en sensations que ce « sucre noir » qui fait tourner les têtes. Une saga familiale et féministe, épique et philosophique, sous les auspices de Stevenson et de García Márquez.



Sucre noir,
par Miguel
Bonnefoy. Rivages,
208 p., 19,50 €.

Cicatriser

ÖR d'Audur Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, *Zulma*, 2017, 240 p.

Dans *Ör*, Audur Ava Ólafsdóttir se glisse à nouveau dans la peau – matura, solitaire, tatouée, fragile – d'un homme en quête d'apaisement. Jónas Ebeneser est l'homme loyal et aimant de trois Gudrún: sa maman passionnée de chiffres et de guerres balançant entre lucidité et rêveuses amnésies, sa femme dont il est désormais séparé, et sa fille chérie maintenant grande et qui s'avère n'être pas de lui. Jónas, à la croisée des chemins, se confronte à la perte et la vacuité. Convaincu qu'il n'a plus rien à attendre de l'existence, il projette

de mettre fin à ses jours. Souhaitant épargner à sa fille le choc de retrouver son corps sans vie, il penche pour une solution suave.

Sans nul autre bagage que sa caisse à outils, et de vieux journaux intimes retrouvés dans un carton oublié, Jónas part à destination d'un pays embourbé dans les derniers relents d'une guerre. Une chambre de l'Hôtel Silence, repéré sur Internet, serait son ultime repaire avant le grand départ. Mais bien évidemment, rien ne se passe comme prévu. Lui qui se pensait en pourparlers avec la mort, se trouve confronté aux autres visages de la douleur et de la mort, ainsi qu'à des formes inédites pour lui de dignité et de courage. Sa caisse à outils, tel un talisman merveilleux, réparera les objets puis les êtres. Sa caisse à outils lui rendra le goût de



vivre et sera l'étrange lucarne qui lui permettra d'être aidé à son tour.

«Le mot islandais Ör signifie cicatrices. (...) Le terme s'applique au corps humain, mais aussi à un pays, ou un paysage, malmené par la construction d'un barrage ou par une guerre. Nous sommes tous porteurs d'une cicatrice à la naissance: notre nombril (...). Au fil des années s'y ajoutent d'autres cicatrices. (...) Ör dit que nous avons regardé dans les yeux, affronté la bête sauvage, et survécu».

Avec le délicieux humour islandais dont elle a le secret, Ólafsdóttir compose une fable à la fois intemporelle et actuelle sur les processus de réparation d'humains, de géographies et de lieux qui ont connu la destruction physique ou intérieure. Porteuse de

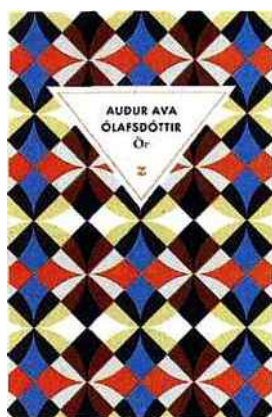
belles promesses, la deuxième partie du roman se déroulant à l'Hôtel Silence et ses parages, ne convainc pas toujours et laisse une impression d'inabouti. La partie située en Islande qui ouvre le roman, offre un condensé magique de l'univers d'Ólafsdóttir.

En dépit de ce qui distingue les cultures et les réalités d'un bout à l'autre du monde, Ólafsdóttir visite la frontière où douleurs et désirs se ressemblent et rapprochent les êtres et les destinées les plus différents. Dans la droite lignée de *Rosa Candida*, elle accompagne Jónas dans son devenir. Ses personnages vêtus de la sobre grâce de son écriture suivent les voies impénétrables des processus de cicatrization du corps et de l'âme.

RITTA BADDOURA



Cicatrices et tournevis



D'Audur Ava Ólafsdóttir on a découvert le superbe *Rosa Candida* en 2010 ; puis en 2016, *Le rouge vif de la rhubarbe*. Toujours la même force poétique, à la fois intimiste et universelle, toujours la même finesse dans l'approche de personnages originaux, dans le récit d'existences simples sublimes par des quêtes improbables, par un lien subtil et indéfectible à la terre, aux éléments, aux

gens, un sens aigu de la vie, une magnifique humanité. La romancière revient aujourd'hui avec *Ör*, qui lui a valu le plus prestigieux prix littéraire d'Islande. *Ör*, en islandais, signifie « cicatrices » ; de fait, c'est bien de chair, de blessures et de cicatrisation qu'il sera question dans le roman. Le début pourtant laisse craindre le pire : Jonas Ebeneser, « 49 ans, divorcé, sans envergure, sans vie sexuelle » - c'est ainsi qu'il se définit lui-même - semble ne plus rien attendre de la vie, même s'il se fait tatouer un nymphéa immaculé sur le cœur. Crise de la cinquantaine, absence de perspectives, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux en finir... Alors il part pour un voyage sans retour dans un pays ravagé par la guerre. Avec très peu de bagages (puisqu'il ne compte pas faire de vieux os), mais tout de même sa caisse à outils et sa perceuse. Car Jonas est très adroit. Les trois femmes de sa vie (sa mère, son ex, sa fille, toutes trois prénommées Gudrun) lui ont toujours tout donné à réparer ; quand il se déplace, c'est donc

avec son matériel de réparation d'urgence. Et là où il arrive, à l'hôtel Silence, dans un pays sans nom (qui évoque de nombreux théâtres de guerre contemporains) où tout rappelle le désastre et les violences à peine passés, cela sera très utile. Plomberie, électricité, menuiserie... En réparant, Jonas panse les plaies du lieu, des gens qui l'habitent, les siennes aussi... Dans une note à la fin du livre, l'écrivaine explique : « *Ör dit que nous avons regardé dans les yeux, affronté la bête sauvage, et survécu.* » On ne saurait mieux résumer ce beau récit d'un retour à la vie.

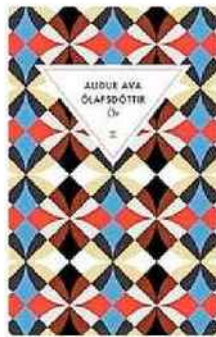
FRED ROBERT

Ör ♦ Audur Ava Ólafsdóttir (traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson)
Zulma, 19 €



LIVRES

La blessure du bricoleur



Roman ➤ Jónas Ebeneser se sait condamné. Non par une maladie incurable, mais par l'intuition cruelle de son inutilité. Faux père, fils oublié, mari délaissé, il croit ne compter pour personne en ce monde. Mais voilà. Mettre fin à ses jours chez soi, en Islande, c'est prendre le risque d'être retrou-

vé par une personne qu'il aime. Mieux vaut, dès lors, partir loin, dans un de ces pays où la guerre semble avoir rendu les hommes insensibles à l'horreur.

Esprit pratique, Jónas Ebeneser s'en va avec sa caisse à outils et sa perceuse... au cas où il faudrait fixer un crochet au plafond pour en finir. Des objets qui seront les instruments de sa propre réparation, car à mesure qu'il ralistole fenêtres, armoires et tuyauteries d'un pays ébranlé, sa blessure ouverte se fait cicatrice. Et la paix revient.

L'auteure islandaise Auður Ava Ólafsdóttir signe avec *Or* un nouveau roman sensible. Et joyeux malgré la gravité des thèmes traités. On le lit d'une traite, avec un plaisir simple. Depuis *Rosa candida*, son style s'est épanoui, gagnant en maturité et en originalité. Le lecteur ne pourra que s'en réjouir. ➤

AUDE-MAY LEPASTEUR

➤ *Auður Ava Ólafsdóttir, Or*, Ed. Zulma, 240 pp.



envie DE lire

ÖR

♥♥♥♥ Il existe mille et une façons de se suicider. Pour Jonas, 49 ans, « qui n'a pas tenu de corps féminin nu depuis 8 ans et 5 mois », la meilleure est peut-être d'aller dans un pays fracassé par la guerre où traînent d'innombrables mines. Avec pour seul bagage une trousse à outils, il atterrit dans un hôtel esquiné. Très vite, on fait appel à ses talents de bricoleur. Et si, de rafistolages en colmatages, c'était lui, Jonas, qu'il était en train de réparer ? Il y a dans les romans de l'écrivaine islandaise, une poésie de l'absurde, un fatalisme joyeux, une empathie qui réchauffe. Un bijou d'humanité. **I. B.**
Par Audur Ólafsdóttir, éd. Zulma, 236 p., 19 €.





Homo Habilis

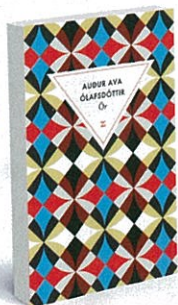
Retour d'**Audur Ava Ólafsdóttir** après *Rosa Candida*, l'Islandaise nous plonge cette fois dans l'étrange destinée d'un désespéré. Magnifique ! **PAR ÉLISE LÉPINE**

C'est sans doute le roman le plus tendre de l'automne. Peut-être aussi le plus fantaisiste. Son sujet n'est pourtant pas le plus léger : Jonas Ebeneser, quadragénaire, divorcé, fiefé bricoleur, père d'une jeune adulte prénommé Nymphéa, tatoué de la fleur du même nom à l'endroit du cœur, décide d'en finir avec la vie. L'idée que sa fille puisse découvrir son cadavre lui est insupportable. Traversé d'une étrange idée, Jonas prend l'avion en direction d'un pays ravagé par la guerre, où vient d'être signé un fragile armistice. Là-bas, pense-t-il, il se donnera la mort, si elle ne le saisit pas au détour d'un chemin, sans nuire à quiconque. Jonas descend à l'hôtel Silence, jadis établissement de qualité, miraculeusement intact après les bombardements, dirigé par une veuve, mère d'un petit garçon muet, et son frère. Le Silence n'a pas vu de touriste depuis longtemps. Les cartes postales et les savonnettes vendues dans sa boutique ont été remises dans un placard. Ses mosaïques antiques, classées, sont à l'abri des pilliers d'œuvres d'art qui pullulent dans la région. Les murs sont décrépis. Les canalisations remplies de sable. Les portes des placards, hors de leurs gonds. Or, Jonas a emporté sa

trousse à outils. Vieille habitude de bricoleur invétéré, ou espoir informulé de trouver quelque chose à réparer pour tromper la mort ? Jonas Ebeneser devient l'homme à tout faire du Silence, puis de la ville entière. Le sol est truffé de mines, les survivants sont estropiés ou éborgnés. De rafistolages en réparations, Jonas se retrouve en prise avec le cœur brisé de la ville, à l'écoute des confidences de survivants traumatisés. Usant de sa perceuse comme d'une baguette magique, il réapprend aux habitants à désirer un monde en bon état de marche. Cet improbable touriste se déleste lui aussi, redonnant forme à un univers brisé, des souvenirs qui le hantent. Et, de jour en jour, repousse son projet de suicide. Peut-on vouloir mourir quand, à d'autres endroits du monde, des gens qui auraient voulu vivre ont été assassinés ? Difficile d'aborder cette question sans faire de leçon de morale. Audur Ava Ólafsdóttir la pose avec justesse, sans jugement ni angélisme. Rares sont les personnages littéraires atteignant le degré d'incarnation de Jonas. Héros malgré lui, le quadragénaire délaissé par son entourage, las de vivre, exclu du monde, devient un homme important dans le regard de ses pairs comme dans celui du lecteur. Le ressort de son renoncement au suicide n'est pas la culpabilité, mais l'envie de vivre pour et avec les autres. L'auteure de ce roman ne condamne personne, mais invite avec douceur ses lecteurs à l'espérance. Jonas Ebeneser rejoint le monde au gré d'une belle et tendre trajectoire, par la grâce d'une littérature insolite et consolatrice.

ÖR

Audur Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 235 p., 19 €





CULTURE

LA LIBRAIRIE DE L'EXPRESS



ROMAN

ÖR

PAR AUDUR AVA OLAFSDOTTIR, TRAD. DE L'ISLANDAIS PAR CATHERINE EYJOLFSSON. ZULMA, 240 P., 19 €.

♥♥♥♥♥ Décidément, l'auteure de *Rosa candida* ne laisse pas de nous épater ! Après ce premier roman qui l'a révélée au public français en 2010, cette Islandaise, née en 1958, a constamment renouvelé sa partition sans rien perdre de sa subtilité, de son humanité, de sa fantaisie. Rebelote avec cette cinquième fiction, d'une gravité jamais pesante, où elle fait parler un certain Jonas, 49 ans, très habile de ses mains, mais décidé à en finir avec la vie. Divorcé, déprimé, il n'a pas touché le corps d'une femme depuis « huit ans et cinq mois » et est « malheureux ». Surtout parce que son ex, Gudrun, vient de lui faire savoir que leur fille de 26 ans, Gudrun également, n'est pas de lui. Et ce n'est pas sa mère, encore une Gudrun, confinée dans une maison de retraite et dont l'esprit vacille (drôlement, certes), qui lui remontera le moral. A défaut de se suicider, il s'envole vers un pays « dangereux », autrefois en guerre, dans l'espoir d'y laisser sa peau...

C'est une histoire de cicatrice(s) – « ör » en islandais – que raconte ce délicat roman. Celles du corps, du cœur, de l'âme. C'est, in fine, une histoire de réparation(s). Réjouissante, mine de rien. **D. P.**



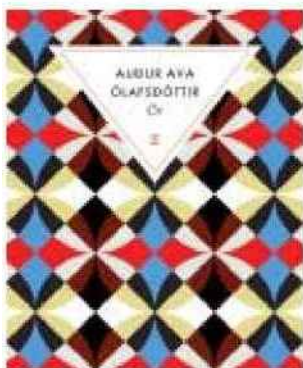


Temps libre

UN LIVRE 

ÖR

AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR



un vieil hôtel, il va se reconstruire. C'est pudique, fin, émouvant. Du pur Ólafsdóttir... ■ I. E.

Mais comment fait-elle ? L'auteure islandaise Audur Ava Ólafsdóttir parvient à ciseler des romans inoubliables... où il ne se passe pourtant pas grand-chose : *Rosa Candida*, *Le Rouge vif de la rhubarbe*... *Ör* (cicatrice, en islandais) a remporté dans son pays l'Íslensku bókmenntaverðlaunin, un prix littéraire au nom imprononçable mais prestigieux. Jonas, un presque quinquagénaire, veut en finir avec la vie. Pour que la découverte de son cadavre n'embarrasse pas sa fille, il part dans un pays jamais nommé, mais qui sort tout juste d'une guerre. Heureusement, il a emporté sa boîte à outils et, en réparant

ÉDITIONS **ZULMA**, 240 P., 19 €.